

« **Éloge de l'admiration** », Livret du coffret DVD EA 12345, *Exercices d'admiration* de Vincent Dieutre, La Huit, 2018.

Yves Citton

Éloge de l'admiration

Spinoza se méfiait de l'admiration. Il la suspectait de ne fleurir que sur le fumier de l'ignorance. On admire ce qu'on ne comprend pas, ce qui nous semble extraordinaire, exceptionnel, échappant aux règles communes de la nature. Admirer, c'est avouer son insuffisance à pouvoir expliquer les effets par leurs causes. C'est aussi étaler sa naïveté à ne pas prévoir les effets pervers de ce qui nous séduit. On devrait avoir honte de se trouver réduit à admirer quelque chose : cela ne témoigne que de la faiblesse de notre entendement, et de la bassesse avec laquelle il se complaît dans son humiliation.

Descartes était moins sévère. L'admiration, à ses yeux, était porteuse d'une attirance qui nous porte naturellement à vouloir nous rapprocher de ce que l'on admire, à tenter de le comprendre, voire de l'émuler. Loin de nous enfermer dans notre faiblesse, l'admiration nous attire vers le haut. Elle nous appelle à rendre grâce à une certaine beauté du monde, ainsi qu'au créateur qui est responsable de son ordonnancement.

Notre monde de l'art est sans doute davantage spinoziste que cartésien, sur cette question au moins. L'admirateur n'a pas bonne presse. Le moindre excès risque de le faire sombrer dans la catégorie disqualifiante du « fan ». L'admiration menace toujours d'être béate, c'est-à-dire bête et bêtante, moutonnaire, convenue et conventionnelle. Toute une idéologie de l'émancipation identifie la construction de soi avec la faculté critique. On ne peut affirmer son intelligence qu'en traquant et dénonçant sans merci les faiblesses et les insuffisances de ce qui croise notre chemin. Est-ce un hasard si ceux qui ont pour fonction de parler des œuvres de l'esprit (livres, musiques, films) sont appelés des « critiques » – plutôt que des « mireurs » ?

Il faut donc une belle audace pour se mettre en scène dans la petite tenue si peu décente de l'admirateur, comme le fait Vincent Dieutre dans les cinq *Exercices d'admiration* réunis dans ce coffret. Le personnage a l'habitude de s'exposer sans honte (quoiqu'avec pudeur) : ses premiers films l'exhibaient souvent dénudé, dans des positions a priori embarrassantes, en situation de manque (de drogue, d'amour, d'amant). Au début du film consacré à Alain Cavalier, on le retrouve enfermé hors de sa chambre, faute d'avoir pris bonne note du code qui en débloque le verrou. Il n'a visiblement pas peur du ridicule. Il le cultive même, par une sorte de galanterie auto-dépréciative. Il se fait petit, modeste. Il assume sa maladresse. Il avoue sa faiblesse – pour mieux marquer le contraste avec la force de ceux et celles qu'il admire.

* * *

Qu'est-ce donc qu'admirer ? L'étymologiste répondrait : *tourner un regard charmé d'étonnement dans la direction d'un phénomène merveilleux*. En dépit de leurs différences considérables d'objets et de durées, ces cinq films sont des exercices d'*attention* – au sens d'*ad-tendere* : tendre sa perception, sa sensibilité, son intelligence et sa sollicitude vers l'un des phénomènes qui nous entourent, élu parmi une infinie multiplicité d'autres phénomènes qui auraient également pu nous occuper. Il y a sans doute des dizaines de cinéastes dont Vincent Dieutre apprécie les films. Il focalise ici son regard, son écoute et sa réflexion sur

quelques heureux élus, que notre attention est invitée à (re)découvrir, explorer, questionner, caresser avec lui.

Contrairement à une vision aujourd'hui dominante de l'attention (qu'on se lamente à décréter « en crise »), cette concentration du regard n'exclut nullement une dynamique de *distraction*. De même que Roland Barthes, en analysant le geste de la lecture, soulignait l'importance des moments où on « lit en levant la tête » au-dessus du livre, où on s'en dis-trait pour en faire résonner le sens dans notre environnement immédiat, de même Vincent Dieutre opère un va-et-vient incessant entre les objets cinématographiques et les contextes toujours nouveaux et toujours particuliers au sein desquels leur perception a lieu. Cet « avoir lieu » de la perception fait la matière première de ces exercices : qu'il s'agisse de réaliser un entretien à travers l'opaque différence des langues, de rejouer une scène ou une histoire à travers la différence des corps et des époques, de visionner des scènes dans l'absence de celui à qui l'on en parle, c'est toujours ce qui entoure le regard de Vincent Dieutre qui nourrit de sens l'objet premier de son regard. C'est toujours de distraction que se nourrit l'attention.

Les *Exercices d'admiration* font ainsi apparaître l'art cinématographique dans ce qu'il a de plus pur : *un art de visionner des phénomènes*. On s'attache à des *phénomènes*, à l'apparence et à la surface de certaines réalités (plutôt qu'à leur essence ultime et à leur vérité profonde). On se sensibilise à leur singularité : les cinéastes, actrice et films convoqués ici sont véritablement des « phénomènes », des êtres improbables et hors normes, que de lourdes logiques parfaitement rationnelles auraient dû empêcher mille fois de se réaliser comme ils l'ont fait. Ces phénomènes, on ne se contente pas de les regarder (« Mire-moi ça ! ») : on les *visionne*, au sens où l'on voit grâce à eux autre chose que ce qu'il y a à voir, au sens où le visionnaire contemple une société utopique ou une *Vita Nuova* au-delà du donné qui lui fait face (et obstacle), au sens où Jeanne d'Arc entendait des voix.

Car ce que ces films nous aident à découvrir et à chérir – ces *Exercices d'admiration* sont autant d'exercices d'amouration – ce sont moins des personnes (Naomi Kawase, Françoise Lebrun, Alain Cavalier) ou des récits (*La Maman et la putain*, *Voyage en Italie*, *La Voix humaine*) que des *merveilles*. Il ne s'agit pas ici de miracles, même si l'on y parle parfois sans complexe d'expériences religieuses. Ni de magie cinématographique, même si certaines contingences enregistrées au vol semblent relever d'un pouvoir de saisie, de déprise et d'association hors du commun. Il s'agit bien plutôt de merveilles (*mirabilia*), c'est-à-dire de phénomènes qui suscitent un étonnement nous faisant questionner les bornes traditionnellement assignées à la nature et au possible, bref à toutes les lois dont on nous répète qu'elles limitent inéluctablement ce que nous sommes en mesure de faire (avec le cinéma). Ces *Exercices d'admiration* nous proposent, à nous spectateurs, des *expériences d'émerveillement* : des occasions de repousser les bornes du possibles en recalibrant notre mesure de l'humain, de l'amour, de l'art, du cinéma – quatre dimensions indissociables pour Vincent Dieutre qui montre, film après film, leur tramage intime.

* * *

Admirer n'est pas chose légère. C'est un engagement du corps et de l'âme, qu'illustre de façon saisissante l'exercice mené aux côtés de Françoise Lebrun consistant à rejouer le long monologue en plan-séquence constituant l'acmé de *La maman et la putain* de Jean Eustache. Vincent Dieutre n'admire jamais depuis une confortable position d'extériorité. On n'admire véritablement, chez lui, qu'en devenant ce que l'on admire – en l'occurrence en se lovant amoureuxment mais laborieusement dans le personnage et la scène (indissociables) qui nous hantent et nous habitent depuis des décennies.

Admirer n'est pas chose facile. Ce qui paraît a priori relever de la gymnastique actorielle tient en réalité de l'exercice spirituel (évoqué aussi dans le dialogue à distance avec

Alain Cavalier) : en se mettant en devoir de répéter (*repeat*) les mêmes phrases passionnées, on répète (*rehearse*) un rôle fantasmagorique dont on s'aperçoit que, bien au-delà de la scène et de l'écran, on passe sa vie à le répéter dans le réel, au sens de la compulsion de répétition (*Wiederholungszwang*). Les derniers moments du film suggèrent que cette répétition est à la fois subie comme un envoûtement dont on est destiné à rester prisonnier et comme un mantra d'auto-motivation nécessaire à nous faire devenir ce que l'on peut être.

Car admirer est chose dangereuse. Au-delà du corps de l'acteur et de l'âme du réalisateur, c'est sa personne légale qui s'y trouve exposée au pire cauchemar de cinéaste : se tuer à faire vivre un film que personne ne pourra vraiment voir – en l'occurrence à cause de l'absurde intégrisme de notre monstrueux droit de propriété intellectuelle. Comme l'amour gay l'a été pendant des siècles (et continue de l'être en partie, ici moins qu'ailleurs), l'admiration créative se trouve criminalisée par tout un appareil législatif inquisitorial néo-byzantin. Accueillie avec gratitude par Isabella Rossellini, l'admiration peut aussi bien être censurée par les descendants de Cocteau. Ces exercices marchent sur une corde raide non seulement esthétique, mais juridique : à trop se rapprocher de ce que l'on admire, à trop le tirer là où les bien-pensants ne veulent pas le voir aller, on risque la mort par exécution légale.

L'admiration, chez Vincent Dieutre, est certes constamment nourrie d'amour et nourricière de désir, mais elle est aussi un combat – contre la bêtise pérenne des clichés, des discriminations, des criminalisations et des appropriations iniques.

* * *

Autant qu'une réflexion sur l'amour (des gens et des œuvres), sur le travail (de répétition et de réinvention), sur la famille (régénérée de filiations intellectuelles et de fraternités artistiques), voire sur la patrie (Italie et Japon autant que France), ces *Exercices d'admiration* proposent une réflexion en acte sur le renouvellement drastique de notre palette de médialité. Vincent Dieutre sait aussi bien remobiliser le gros grain d'un noir-blanc relevant d'un âge désormais mythique du cinéma qu'arpenter les terres encore inconnues qu'ouvrent les puissantes infrastructures productives condensées dans nos smartphones de poche.

Avec Naomi Kawase et Alain Cavalier, il est l'un de grands virtuoses de l'art du petit. *Cinema povera*, dit-il dans son exercice florentin. Non pas tant au sens où Hito Steyerl rédige un manifeste « en défense de l'image pauvre », vantant les mérites de la diffusion incontrôlable dont bénéficie à l'âge numérique ce que les multinationales méprisent comme un Lumpenprolétariat de l'image. Mais plutôt dans le sens d'une ascèse (franciscaine) qui va chercher le beau, le vrai et le noble dans l'infime, le faible, le marginal, l'inconfortable, le *queer*. Au sein du moment de la production, la pauvreté des moyens économiques devient un moyen d'enrichissement sensible : la transfiguration du banal s'opère en admirant en visionnaire ce que l'on a sous les yeux, mais qu'on ne voit généralement pas, faute de regard cinématographique. Les « moyens du bord », relevant originellement de contraintes économiques, se transmutent en stimulants esthético-politiques : ils nous aident à ré-envisager depuis les bords ce qu'on n'arrivait plus à voir en restant prisonnier du milieu. (Le problème demeure entier, bien entendu, de « refaire milieu » dans le moment de la diffusion, moment cruellement obturé par l'étouffement commercial.)

L'admiration qui porte ces exercices cinématographiques relève pleinement du *médiartivisme*, au sens où elle joue avec les possibilités inédites de media inédits dont les merveilles techniques restent encore largement à explorer et dont les potentialités politiques sont encore presque toutes à inventer. C'est cette exploration inventrice de nos media à venir que mettent en scène ces *Exercices d'admiration*, tout en faisant mine de revenir sur le passé d'émotions indélébiles. Ils font œuvre de *recyclage*, non seulement au sens habituel de reprendre des matériaux existants, abandonnés ou insuffisamment appréciés, pour en tirer de

nouvelles utilités insoupçonnées (*remake*), mais surtout au sens où ils inaugurent de nouveaux cycles de création, d'interprétation et de diffusion (*reboot*), dans lesquels de nouveaux moyens permettront l'émergence de nouveaux milieux – moyens et milieux se déclinant comme deux acceptions mitoyennes du mot *medium*.

* * *

Tant pis pour Spinoza : il serait décidément difficile de ne pas admirer ces *Exercices d'admiration*. Cette admiration porte certes sur le corps commun que forment le travail et la personne de Vincent Dieutre, si intimement liés l'un à l'autre depuis ses premiers pas dans le monde du cinéma. En mettant en scène le cinéaste en train d'admirer d'autres cinéastes, ces *Exercices* répondent élégamment à l'accusation de nombrilisme (de dessous la ceinture) occasionnellement portée contre ses premiers films, qui faisaient mine d'exhiber son histoire privée de façon proprement « éhontée ».

Oui, Vincent Dieutre parle (souvent) de Vincent Dieutre, et pourtant rien n'est plus loin de l'égotisme que *Jaurès* ou *Orlando Ferito*. D'une part, ses films parlent de Vincent Dieutre au sens où ils parlent de notre monde (les migrants, les lucioles, les amours gay) à partir de la position singulière de quelqu'un (une singularité quelconque) qui réfléchit ce monde sans avoir la prétention arrogante d'en dire la vérité depuis une position impersonnelle de surplomb. D'autre part, Vincent Dieutre – tout au contraire de se poser comme un ego avide d'attirer les regards sur sa petite personne nombriliste – offre son corps cinématographié comme un miroir où nous sommes invités à reconnaître une collectivité complexe qui nous travaille ensemble, nous aussi bien que lui. Pour peu que Narcisse se penche un peu attentivement sur l'image que lui renvoie son reflet – et c'est précisément ce que déclinent les *Exercices d'admiration* – il y découvre les multiples Échos amoureux des visages de Naomi Kawase, Jean Eustache, Françoise Lebrun, Jean Cocteau, Roberto Rossellini, Ingrid Bergman, Alain Cavalier, et tant d'autres dont on peut espérer qu'ils auront la chance de faire l'objet à l'avenir d'une autre série d'exercices d'admiration.

On est ici non seulement au-delà, mais véritablement aux antipodes, de l'égotisme : loin de brandir son ego comme une bannière de ralliement, on reconnaît humblement, joyeusement, généreusement – et cette reconnaissance de gratitude est une occasion de renaissance vers autre que soi – ne pouvoir se trouver et se construire soi-même qu'en rendant hommage admiratif à ces autres auquel(le)s on doit tout. Rien de moins égoïste ni égocentré que le geste décliné par ces admirables *Exercices d'admiration*, un geste qui ne prend soin de soi qu'en absorbant son attention en autrui.

* * *

L'éloge admiratif de Vincent Dieutre – geste assez convenu dans le cadre d'un texte à insérer dans un coffret rassemblant quelques-unes de ses œuvres – invite donc par lui-même à se décentrer de la personne concernée, pour prendre la forme plus générale d'un *éloge de l'admiration*. L'exercice consacré au *Voyage en Italie* de Rossellini a pour titre *Voyage en Post-Histoire*, et l'on pourrait tenter de centrer la spécificité de l'époque à venir autour de la pratique active – créative, exigeante, difficile, dangereuse, visionnaire, émerveillante – de l'admiration. C'est vers la pensée de Vilém Flusser qu'il faudrait se tourner ici pour comprendre le passage d'une phase civilisationnelle (« historique ») dominée par l'écriture grammatisée, la succession linéaire des causes et des effets, la verticalité du commandement et l'emprise du programme, vers une phase (« post-historique ») reconditionnée par l'emprise iconique des techno-images, l'enchevêtrement des causalités récursives, la dynamique constituantes des singularités et des multitudes, et la prégnance virale du geste. Aux logiques

de *re-présentation*, animées par une visée de maîtrise, se superposent des logiques toujours plus disruptives de *modélisation*, dynamisées par une computation ubiquitaire échappant à tout contrôle intentionnel.

Qu'est-ce qu'un exercice d'admiration dans le contexte de cette Post-Histoire aux couleurs flussériennes ? C'est à la fois prendre et donner pour modèle un bloc de techno-images dont on défend et illustre les vertus de récursivité, en s'efforçant de multiplier leur singularité par la prégnance d'un geste d'amour. Voilà comment se compose désormais notre monde – que cela passe par l'élaboration d'un film à vocation artistique, par l'imagination narrative d'une fan-fiction, ou que cela se réduise à la vectorialisation d'un même ou au simple *Like* distraît qu'on clique sur une page web.

Cette agentivité post-historique n'est « post-critique » qu'en apparence. Certes, comme on le relevait d'emblée, l'admiration (l'adhérence facile du *like*) paraît être le contraire absolu de l'attitude critique (spinoziste), qui fait effort pour prendre de la distance envers les évidences trompeuses, mesurer les limites du donné, en comprendre les causes et en dénoncer par avance les effets négatifs. La dimension a-critique de l'admiration est souvent raillée comme la cause d'une homogénéisation mimétique irréfléchie qui saperait les racines de notre culture intellectuelle – selon la rengaine soulignant que, dans un monde de réseaux où l'on ne peut que *liker* (et jamais *disliker*), tout se voit réduit au même (*like*) en devenant même, sans que rien ne puisse plus s'opposer aux dérives de l'imaginaire (ni à leurs emballements périodiques de haine ravageuse).

Sans aucunement nier les dangers de telles dérives, les *Exercices d'admiration* nous aident à entrevoir leur envers réjouissant. Non, l'admiration ne sanctionne nullement la fin ni l'obsolescence de la critique. Elle en poursuit la tâche sous une forme plus radicale, qui en retrouve l'étymologie première. Le jugement critique (*krinein*) a moins pour vocation d'être une dénonciation des insuffisances d'un objet à bannir qu'un travail de sélection et de filtrage qui ne laisse passer que le meilleur : l'admirable. Dans le monde flussérien de la Post-Histoire, dénoncer quelque chose ou quelqu'un, c'est encore nourrir son être, c'est l'aider à se viraliser et à gagner en puissance (comme l'exemple de Donald Trump l'a sinistrement illustré). Critiquer, au sens négatif de dénoncer, cela peut contribuer à faire advenir ce que l'on déteste. Par contraste, en tant que sélection positive, le geste d'admiration filtre la bêtise dont il ne parle pas (sans courir le risque d'un retournement qui en fasse un modèle), pour mieux mettre en valeur – dans une économie qui est désormais d'abord celle de l'attention – ce qu'il trouve d'aimable et de salutaire au sein du monde qui nous entoure et nous constitue.

Admirons sans vergogne Vincent Dieutre et ses *Exercices d'admiration*. Admirons à travers eux la puissance et les promesses d'une mutation au long cours de la critique dénonciatrice en admiration sélective, inspirée et inspiratrice.